



L'ÉTRANGE CHEMIN DU DÉSIR

THEATRE PERMANENT

JOURNAL

16 OCTOBRE 2013  
n°32

6510-28-3



## Comme le cerf tu as fui

1. Il a dix-huit ans. Comme tous les garçons de son âge, il lit fiévreusement *Les Illuminations*. En décembre de la même année, à Notre Dame, l'éternité entre lui : il lutte, combat, capitule et finit par se convertir.

Il a vingt-huit ans. Il part pour Fou-Tchéou, en Chine, où il occupe la charge de Vice-consul.

Il a trente ans. En juin, il voyage au Japon ; en octobre, il est nommé consul en Chine.

Il a trente et un ans. Il est toujours sans ancrage et sans lieu. En janvier, il est de retour en France. Il séjourne à Villeneuve et à Paris. Entre septembre et octobre, il se retire à l'abbaye de Solesmes puis à celle de Ligugé. Le silence, seul, lui répond.

Il a trente-deux ans. Un désir trop grand qu'il ne sait où loger. Une soif d'absolu qui s'étrangle dans sa gueule. Il vient de se voir refuser par Dieu. Il quitte la France sur l'Ernest-Simons : direction la Chine. À bord, il rencontre Rosalia Scibor-Rylska. Elle a trente ans. Elle est née à Cracovie, d'un père Polonais et d'une mère écossaise. Elle est mariée. Elle a quatre enfants. Elle est blonde. Mal coiffée. Grande. Tête en l'air. Une tzigane ou une princesse sortie d'une cave où dorment les trésors des Turcs. Une polonaise arrachée à un château sans route, à des pierres noyées par la neige, à des voyageurs égarés. Elle a un caractère de chien. Parle fort. Fume. Boit. Rouspète. Houspille. Un charme fou. Il en tombe éperdument amoureux.

À Fou-Tchéou, il accueille toute la troupe : mari, enfants, valises, vêtements, meubles et elle, Rosalie. Il envoie l'aventurier de mari plus loin, en Chine. Elle reste avec lui près de quatre ans. Tombe enceinte. Une enquête est diligentée. Un secrétaire d'ambassade, envoyé de Paris, s'arrange pour étouffer l'affaire. En août, déjà ronde des quatre mois depuis lesquels elle porte leur fille, elle quitte la Chine, elle le quitte lui, renvoie ses lettres, en épouse un autre. Pendant treize ans, il ne la reverra plus.

Leur fille naît le 22 janvier 1905. Elle s'appellera Louise. Mais ça, il ne le saura pas.

Il a trente-quatre ans. En mars 1905, à Lyon, il épouse celle avec qui il s'est fiancé quelques mois plus tôt : elle a trente ans. Une belle fortune. De l'éducation. Elle est aussi piteusement catholique que l'était son père, architecte de la basilique de Notre-Dame-de-Fourvière.

Trois jours plus tard, ils embarquent pour la Chine. Elle passera sa vie entre les valises et les couches.

Il a quarante-neuf ans. Il reçoit la première lettre de Rosalie.

Il a cinquante-trois ans. Il revoit Rosalie pour la première fois. À Notre-Dame des Victoires, à Paris, leurs âmes se jurent d'être l'une à l'autre dans l'éternité.

Il a quatre-vingt ans. Il entend pour la première fois le *Partage de midi*. Pendant toute la pièce, Jean-Louis Barrault note les larmes silencieuses qui ruissellent sur son visage de vieillard.

2. Cette rencontre – qui met en tension la vocation religieuse et l'appel de la chair –, il la retranscrit dans *Partage de Midi*, il cherche à l'épuiser encore, vingt ans plus tard, avec *Le Soulier de satin* ; là, pages après pages, il déplie la scène du monde, il déplie ces années, il déplie les silences, la distance, l'incompréhensible de la rencontre. Ce qui met en impasse le drame banal de l'adultère, cette petite histoire de cocu et d'amant – usée à force d'être reprise –, et qui élève le conflit à la hauteur d'une rencontre véritable : découverte où il voit enfin et est vu tout entier.



3. Dans les lèvres entrouvertes de Sainte Thérèse transportée par l'extase, dans les strophes du *Cantique spirituel* de Saint Jean de La Croix, dans l'épaisseur charnelle du *Cantique des Cantiques* quelque chose de la rencontre entre l'âme et le divin se découvre sous les aspects d'une érotique sublimée. L'âme blessée, gémit, soupire, endure mille morts comme l'amant atteint par la vive douleur de l'amour qu'il découvre :

*Où t'es-tu caché, Bien aimé,  
Tu m'as abandonné dans les gémissements  
Comme le cerf tu as fui,  
après m'avoir blessée.  
Criant je t'ai suivi, tu étais parti !  
(Jean de La Croix)*

4. Ce que cette rhétorique de la transe voluptueuse révèle c'est la tension propre à l'érotisme, tension entre l'abstraction des sens et la plus grande intensité d'excitation, équilibre délicat qui prenait la forme – dans l'économie quotidienne des sociétés autrefois tenues par un calendrier religieux – d'une alternance entre les temps de carnaval et les temps de carême : partage entre l'ascèse et l'orgie, envisagées comme deux quêtes réversibles d'un même absolu, rencontre de l'énergie jumelle au cœur du principe érotique, ce qu'Octavio Paz nommait *la flamme double*, nous permettant ainsi d'échapper à une lecture de surface qui se contenterait d'opposer à peu de frais la chasteté et la luxure, la dévotion de Tartuffe et l'appel sensuel qui s'éveille dans la rencontre avec Elmire.

5. Tartuffe ne chute pas. Il ne tombe pas dans la trivialité de la chair, comme d'autres tombent dans les pommes, pas plus qu'il ne met pas à profit la rhétorique religieuse pour prendre le pouvoir en faisant capituler la femme du maître de maison. Seulement, il se bat avec les armes qui sont les siennes – avec la langue qui est la sienne – langue du prêche, langue du dévot, langue du docte, quand il découvre avec stupeur que la femme – cette femme en particulier, qui se trouve être la femme d'un autre – femme en tout point contraire à ce qu'il est – pourrait être le visage de l'absolu qu'il cherchait avidement en Dieu.

6. Comme Meza, Tartuffe est emporté dans un appel qui se découvre dans un désir ; comme Ysé, Elmire découvre, sans doute trop tard, que quelque chose en elle – mais quoi ? – était touché par le discours de celui qu'elle contribuait pourtant à démasquer. Pourquoi irait-elle sinon, au moment même où la supercherie se découvre, faire confiance à Tartuffe d'une complicité, sinon d'une réticence à jouer le théâtre de la table ?

J'aime imaginer Tartuffe vieillissant, son corps maigre, étriqué, une demi-moustache à peine encore visible comme un duvet trop fin, une ceinture haut placée sur son ventre rond comme celui qu'ont les gosses à l'âge de cinq ans, les jambes étroites du pantalon en velours côtelé, d'un beige affreux, sur ses maigres cannes, sa démarche de pantin raide, cette rapidité du pas des vieillards. J'aime imaginer Tartuffe à quatre-vingt ans pleurant cet amour qu'il découvre trop tard, pleurant sur ce drôle de théâtre dont il était tout à la fois la dupe et le protagoniste, pleurant et roulant dans sa bouche comme des perles entre ses doigts ces vers écrits par Saint Jean de La Croix :

*Pourquoi, ayant blessé  
ce cœur, ne l'as-tu pas soigné ?  
Et me l'ayant ravi  
pourquoi l'avoir laissé,  
sans emporter ce que tu as volé ?*



~~Le feu léger, dansent dans les cheveux,~~

Le souffle – de l'inspiration<sup>1</sup>...

J'ai néanmoins très envie de vous voir, ne serait-ce que pour vous communiquer les derniers doutes de la rédaction des *Annales contemporaines* en ce qui concerne ma prose – et bien d'autres choses... Ne pourriez-vous pas venir chez moi – Vous, vers quatre heures. C'est simple en effet ! Le tramway 89 va jusqu'à Clamart-Fourche, et de Fourche – première rue à gauche (une minute).

Vous avez aussi la gare Montparnasse, avec tout ce qu'il y a de plus ordinaire comme trains. En voici – le relevé précis, imparable. Dites-moi dans votre réponse *quand* et quel train. Nous vous attendrons à la gare, mon fils et moi, nous resterons à la maison et bavarderons tranquillement. Il n'est pas d'autre moyen de se voir.

M. T.

*La relation à Pasternak, toujours intense, connaît d'autres rebondissements (encore insuffisamment connus); leur correspondance, reconstituée à partir des brouillons, est parue en russe en décembre 2004. En 1926, c'est MT qui préfère garder ses distances. En 1927, elle imagine une nouvelle rencontre, peut-être à Londres; cette fois-ci c'est Pasternak qui lui fait comprendre qu'il ne peut partir. Ce renoncement provoque une lettre de MT dans laquelle elle analyse à la fois son destin et leur relation (les mots entre crochets ont été supprimés par l'éditeur de l'original).*

1. Derniers vers d'un poème de MT de 1918.

À Boris Pasternak

Le 11 mai 1927

Boris ! Tu n'as jamais pensé qu'il est tout un monde immense, merveilleux, interdit à la poésie et dans lequel s'ouvrent, – s'ouvriraient des lois tellement immenses. Ainsi aujourd'hui ai-je pensé, en marchant dans la rue : n'est-il pas étrange que l'homme qui donne à boire tombe aux pieds de la femme comme d'une source. Celui qui donne à boire boit ! – *Vérité* de ce retournement (renversement). Ensuite : donner à boire – n'est-ce pas la seule possibilité de vivre ? Ce qu'on apprend à deux – c'est ainsi que je le nommerais, c'est ainsi qu'on le nomme. Boris, ni honneur, ni Dieu, ni arbre, on ne connaît rien à deux (on oublie – tout !). Rien que ton corps; *auquel tu n'as pas accès (pas d'entrée)*. Pense donc : quelle chose étrange : toute une région de l'âme où je (tu) ne peux aller seule, JE NE PEUX PAS SEULE. Et ce n'est pas un dieu qu'il faut, mais un homme. Le devenir – à travers autrui. *Sesam, [öffne] dich auf!*

Je pense que si j'étais avec un être que j'aime beaucoup – ce qui est peu ! – le héros du poème aussi je l'aimais beaucoup<sup>2</sup>, non, avec disons un Christophe Colomb – de l'intérieur, comme moi – je dirais, – c'est-à-dire apprendrais, constaterais, affirmerais, découvrirais toute une série de choses extraordinaires – indicibles uniquement parce qu'elles n'ont pas été dites. Brusque illumination : moi tout entière (non, ma moitié), mon second moi-même, mon autre moi-même,

1. « Sésame, ouvre-toi ! » (all.)

2. Allusion à C. Rodzevitch, point de départ du *Poème de la fin* et du *Poème de la montagne*.

MARINA TSVETAÏEVA, VIVRE DANS LE FEU

mon moi-même terrestre, alors que j'aurais vécu pour on ne sait quoi – je ne me connais pas, oui malgré *Le Poème de la fin*. Cela c'était l'étourdissement... du fait d'être aimé (personne n'avait jamais osé m'aimer de cette manière, comme n'importe laquelle !), de la fascination pour la fascination de l'autre, de l'asphyxie par asphyxie de l'autre, – un compte rendu dans les montagnes – (*Le Poème de la montagne*). Contagiosité et explosibilité – la forme la plus aiguë de la réceptivité de l'âme désormais pourvue de mots terrestres. Boris, c'est terrible à dire, mais je n'ai jamais été un corps, ni en amour, ni dans la maternité, tout fut en reflet, à travers, traduit de (ou en !). Je trouve drôle de t'écrire cela à toi, l'inconnu (comme si tu y étais pour quelque chose), et qui plus est, à l'autre bout du monde. J'ai rarement pensé à toi ainsi – par brûlures – pas pour (prolonger). Mais cette année... tu es tout à fait devenu le frère cadet de Rilke, je ne termine pas, par supertition. Et aujourd'hui ? Une si ardente pitié qu'elle n'advient jamais ! C'est tout un monde (découvert !) qui sera envoyé par le fond ! (Or il aurait pu éclater.) Tout un monde qui ne remontera pas du fond. J'aurais trouvé des mots si purs : (le lecteur aurait pensé, évidemment, que je parle du Royaume des Cieux, comme maintenant [grâce à] Boris et à [Rilke] je suis persuadée de la [vérité] ne serait-ce que de ce poème) : [suit le poème « Primety », daté du 29 novembre 1924].

Toi, Boris, tu as déjà côtoyé ce monde (celui du fond) avec *Ma sœur la vie* – la pureté flamboyante, le flamboyant dégrassement de ce livre ! Tandis que j'écrivais (mal, du reste), je le ravissais, comme un secret. Mais tu ne l'as pas verrouillé de nuit, tu l'as distribué en cercle de jour, tu y [as introduit] les arbres, les nuages. Tu l'as dispensé, crucifié. Cela, tout le monde l'a vu

dans ton livre. Je ne parle pas des *Liebeslieder*<sup>1</sup>, je parle des lignes. Certaines sont identiques, équivalentes.

Tu sais bien à quel point ces lignes sont merveilles pour tes découvertes et les miennes. Quel trésor de similitudes (correspondances).

L'autre monde, Boris, c'est la nuit, le matin, l'après-midi, le soir et la nuit avec toi, *c'est – jour et nuit !* Et ensuite...

Comprends-moi bien : je ne vis pas pour écrire des vers, j'écris des vers pour vivre. (Qui donc se fixerait comme but ultime d'écrire des vers ?) Je n'écris pas parce que je sais, mais *pour savoir*. Tant que je n'écris pas à propos d'une chose (ne la regarde pas), elle n'existe pas. Mon moyen de connaissance : l'énonciation, la connaissance immédiate, jaillie de sous la plume. Tant que je n'écris pas une chose, je n'y pense pas. (Toi non plus d'ailleurs.) La plume – cours habituel de l'expérience véritable, mais dormante. Telle la Sibylle qui, avant les mots, ne sait pas. La Sibylle sait dans l'immédiat. Le mot est le fond de la chose en nous. Le mot est le chemin vers la chose et *non l'inverse*. (Si c'était l'inverse, on aurait besoin du mot et non de la chose, or le but ultime est la chose.)

Toi, Boris, j'ai besoin de toi comme de l'abîme, de l'infini, pour avoir où jeter et ne pas entendre le fond. (Les puits dans les châteaux du temps jadis. Une pierre. Un, deux, trois, quatre, sept, onze... ça y est.) Pour avoir où aimer. Je ne peux pas aimer (A CE POINT) un non-poète. Toi non plus tu ne peux pas. Ton rêve secret en effet, et le mien, être dénué de tout. Or de quel dénuement peut-il s'agir quand tu portes en toi (que tu le veuilles ou non) quelque chose de supérieur. Comprends [le prix] de ta défaite, de la mienne, si

1. « Chants d'amour » (all.).



elle survient. Infligée ni par une divinité, ni par n'importe qui : par un égal (codivinité ou co-n'importe-qui dans l'autre monde !). Le rêve d'égalité est un rêve de défaite infligée par un égal. L'égalité - comme lice...

T'aimer, bien entendu je t'aimerai plus que qui que ce soit jamais, mais pas à mon échelle. À mon échelle (moi tout entière, moi - en l'autre, en tout [*un mot manquant*]) - c'est trop peu. J'implique en quelque sorte dans l'amour quelque chose qui fait qu'il ne se réalise pas, se disperse, se défait. (Chez les autres il se développe par deux fois : en tant que développement (développement (progression) et en tant que *développement* (déliquescence), il revient ensuite à moi en lambeaux, de partout suivant le cercle de la rupture : du ciel, des arbres, de droite et de gauche, ce sont des bras tendus de sous mes pieds (de sous la terre - tels de l'herbe). (L'autre m'aime, moi - j'aime tout. L'autre m'aime, moi - j'aime tout le monde. *En lui*, soit, mais TOUT ET TOUT LE MONDE.) / Mais qu'as-tu à voir dans tout ça ? Là-bas, à la frontière avec l'au-delà, un pied déjà dedans, nous ne pouvons pas, n'est-ce pas là le miracle de l'au-delà qu'ici-bas nous ne pouvons pas ne pas ! informer Dieu de la direction dans laquelle nous allons. Je ne peux pas me présenter moi-même autrement et je sais qu'aussitôt arrivée - autrement - deviendrai. Moi autre - c'est toi. Se présenter suffit...

Et me voici revenue à la première moitié de ma lettre.

- Or peut-être - Dieu justement ???

M.

*Quelques années plus tard, MT revient sur sa relation avec Paotornak dans une lettre à une amie commune.*

*À Raïssa Lamskaïa*

Meudon (S.-et-O.)  
2, avenue Jeanne-d'Arc  
13 février 1931

Chère Raïssa Nikolaevna ! Les événements projettent leur ombre devant eux - a dit je ne sais plus qui, peut-être Homère.

Ainsi : soirée chez un ami de Boris, le poète français Vildrac. J'avais été invitée à venir « voir Pilniak' », à peine débarqué de Moscou. Nous nous présentons, il s'assoit près de moi.

Moi : - Et Boris ? Sa santé ?

P. : - Parfaite.

Moi : - Ah, Dieu merci !

P. : - Il vit en ce moment chez moi, rue Iamskaïa.

Moi : - Il a été expulsé de son appartement ?

P. : - Non, il s'est séparé de sa femme, Genia.

Moi : - Et leur fils ?

P. : - Il est avec elle.

Moi : - Mais où est-ce - rue Iamskaïa ? Je connais Tverskaïa-Iamskaïa.

(Cinq minutes de topographie, on passe à la sortie à l'étranger.)

Moi : - Pourquoi a-t-on refusé à Boris ?

P. : - Parce qu'il s'adresse précisément là où l'on n'essuie *que* refus. Il s'était beaucoup démené ces derniers mois pour qu'Evguenia (j'ai oublié son patronyme) et Genetchka puissent aller à l'étranger, mais

1. Boris Pilniak, écrivain soviétique, né en 1894, exécuté en 1937.



~~en perpétuelle érection et Astarté en rut haletant et sempiternement accompagnent les humains dans toutes leurs périgrinations et aventures. Il nous a donc été nécessaire d'inventer des règles qui, tout à la fois, canalisent l'instinct sexuel et protègent la société de ses débordements. Il existe dans chaque société un ensemble d'interdits et de tabous — mais aussi de stimulants et d'incitations — destinés à réguler et contrôler l'instinct sexuel. Ces règles sont utiles et à la société (culture) et à la reproduction (nature). Sans elles, la famille se désintégrerait et avec celle-ci la société tout entière. Soumis à l'incessante décharge électrique du sexe, les hommes ont inventé un paratonnerre: l'érotisme. Invention équivoque, comme toutes celles que nous avons imaginées: l'érotisme est porteur de vie et de mort. Dès lors commence à se dessiner avec plus de précision l'ambiguïté de l'érotisme: répression et licence, sublimation et perversion. Dans l'un et l'autre cas, la fonction première de la sexualité, la reproduction, demeure subordonnée à d'autres fins, sociales les unes, individuelles les autres. L'érotisme protège la société contre les assauts de la sexualité, mais il réclame par là même la fonction reproductive. C'est le serviteur capricieux de la vie et de la mort.~~

Les règles et les institutions destinées à maîtriser le sexe sont nombreuses, changeantes et contradictoires. Il serait vain de les énumérer: elles vont du tabou de l'inceste au contrat de mariage, de la chasteté obligatoire à la législation sur les bordels. Ses changements défient tout effort de classification qui ne s'en tient pas au simple catalogue: chaque jour surgit une pratique nouvelle et en disparaît une autre. Cependant, toutes sont formées de deux termes: l'abstinence et la licence. Ni l'une ni l'autre ne sont absolues. Cela s'explique aisément: la santé psychique de la société et la stabilité de ses institutions dépendent en grande partie du dialogue contradictoire qui s'établit entre elles. Depuis les temps les plus reculés, les sociétés traversent des périodes de chasteté ou de continence, suivies par d'autres de dérèglement. Un

exemple immédiat: le carême et le carnaval. L'Antiquité et l'Orient ont connu, eux aussi, ce double rythme: les bacchantes, l'orgie, la pénitence publique des Aztèques, les processions chrétiennes d'expiation, le ramadan des musulmans. Dans une société séculière comme la nôtre, les périodes de chasteté et de licence, presque toutes associées au calendrier religieux, disparaissent en tant que pratiques collectives consacrées par la tradition. Peu importe: le caractère duel de l'érotisme demeure intact, même si son assise varie; il cesse d'être un mandement religieux et cyclique pour se convertir en une prescription d'ordre individuel. Une telle prescription comporte toujours un fondement moral, tout en faisant appel parfois à l'autorité de la science et à l'hygiène. L'appréhension de la maladie n'est pas moins puissante que la crainte de la divinité ou que le respect de la loi éthique. Resurgit donc, dépouillée aujourd'hui de son auréole religieuse, la double face de l'érotisme: fascination devant la vie et devant la mort. Le sens de la métaphore érotique est ambigu. Ou plutôt: il est pluriel. Il énonce bien des choses, toutes différentes, mais en chacune d'elles apparaissent deux mots: plaisir et mort.

Nouvelle exception au cœur de la grande exception qu'est l'érotisme en regard du monde animal: dans certaines circonstances l'abstinence et la licence, loin d'être relatives et périodiques, sont absolues. Ce sont les extrêmes de l'érotisme, son au-delà et, dans une certaine mesure, son essence. Je dis cela parce que l'érotisme, en soi, est désir: décharge vers un au-delà. Je remarque, pour ma part, que l'idéal d'une chasteté absolue ou celui d'une licence tout aussi absolue sont en effet idéaux: j'entends par là que c'est fort rarement, peut-être jamais, qu'ils peuvent se réaliser pleinement. La chasteté du moine et de la nonne est en permanence menacée par les images lubriques des rêves et par les pollutions nocturnes; le libertin, quant à lui, passe par des phases de satiété et de dégoût, sans oublier les insidieuses attaques de l'impuissance qui le guette. Certains sont victimes, durant le sommeil, de l'étreinte chimérique des incubes et

des succubes ; d'autres sont condamnés, durant la veille, à traverser les étendues désertiques de l'insensibilité. Enfin, réalisables ou non, les idéaux de chasteté absolue ou de total libertinage peuvent être collectifs ou individuels. Ces deux modalités s'intègrent à l'économie vitale de la société, quoique la seconde, dans ses manifestations les plus extrêmes, soit une tentative personnelle pour rompre les liens sociaux et se présente comme une libération de la condition humaine.

Je n'ai pas à m'attarder sur les ordres religieux, les communautés et les sectes qui prêchent une chasteté plus ou moins absolue au sein des couvents, monastères, *asbrams* et autres lieux de retraite. Toutes les religions connaissent ce type de confréries et de congrégations. Il est plus difficile de préciser l'existence de communautés libertines. A la différence des associations religieuses, appartenant le plus souvent à une église et pour cette raison même publiquement reconnues, les groupes libertins se sont presque toujours réunis en des lieux écartés et secrets. Il est facile, en revanche, d'attester leur réalité sociale : ils apparaissent dans la littérature de toutes les époques, aussi bien en Orient qu'en Occident. Ils ont été et ils demeurent non seulement une réalité sociale clandestine mais encore un genre littéraire. Ils sont donc réels à un double titre. Les pratiques érotiques collectives de caractère public ont revêtu constamment des formes religieuses. Pour en fournir la preuve, il n'est pas nécessaire de rappeler les cultes phalliques du néolithique, les bacchanales et les saturnales de l'Antiquité gréco-romaine ; dans deux religions clairement ascétiques, le bouddhisme et le christianisme, figure également et de façon prédominante l'union entre la sexualité et le sacré. Chacune des grandes religions historiques a engendré, dans ses alentours ou en son centre, des sectes, des mouvements, des rites et des liturgies où la chair et le sexe sont des chemins vers la divinité. Il ne pouvait en être autrement : l'érotisme est d'abord et surtout *soif d'altérité*. Et le surnaturel est la radicale et suprême altérité.

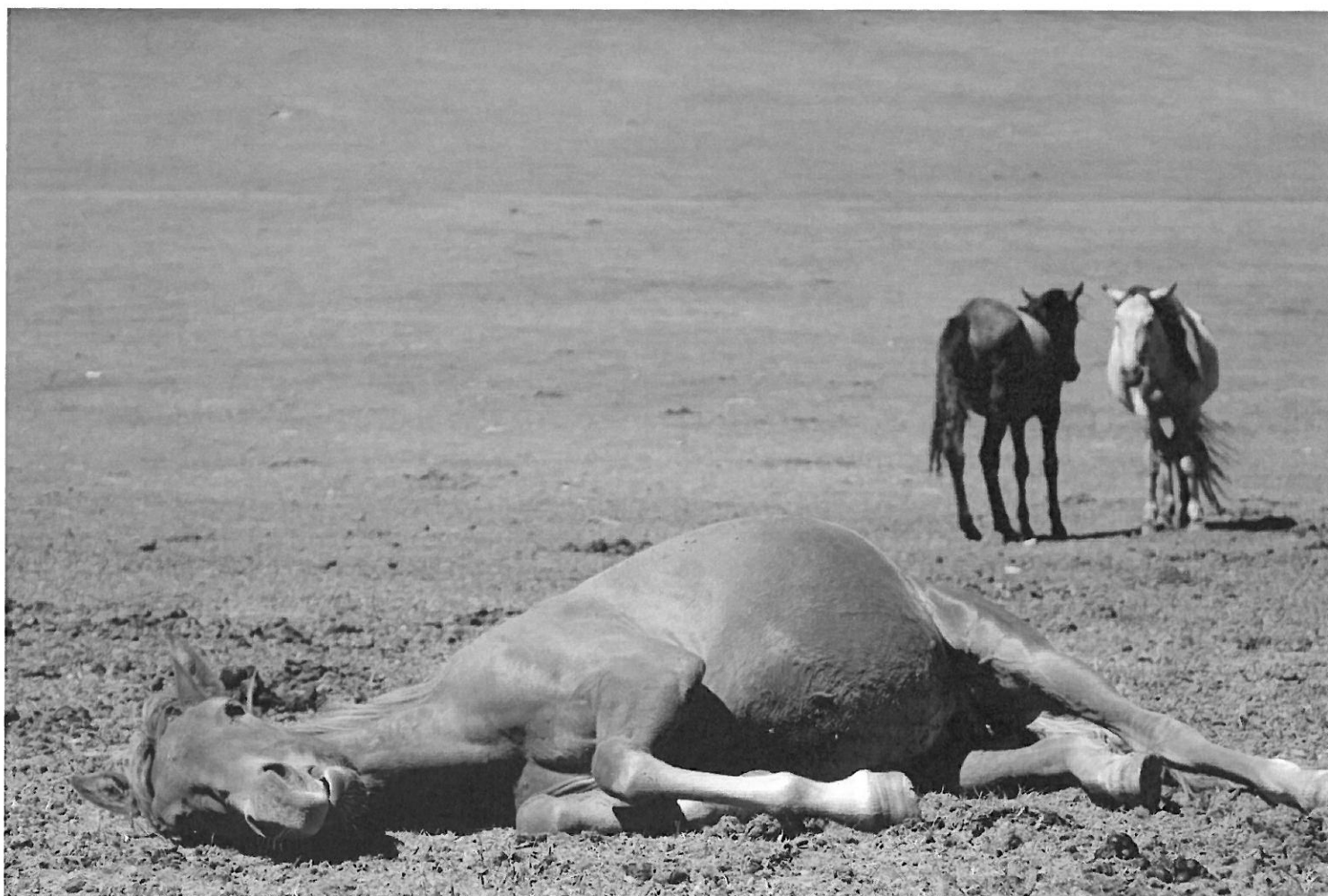
Les pratiques érotiques religieuses surprennent autant par leur variété que par leur récurrence. La copulation rituelle collective

fut pratiquée par les sectes tantriques de l'Inde, par les taoïstes en Chine et par les chrétiens gnostiques dans le monde méditerranéen. La même chose se produit avec la communion dans la semence, un rituel partagé par les adeptes du tantrisme et les gnostiques chrétiens, adorateurs de Barbélo. Bon nombre de ces mouvements érotico-religieux, inspirés par des rêves millénaristes, unirent la religion, l'érotisme et la politique ; entre autres, les Turbans Jaunes (taoïstes) en Chine et les anabaptistes de Jean de Leyde en Hollande. Je tiens à préciser que dans tous ces rituels, à deux ou trois exceptions près, la reproduction ne joue aucun rôle, sinon négatif. Dans le cas des gnostiques, la semence et le sang menstruel devaient être ingérés afin de les réintégrer au Grand Tout, puisque les gnostiques croyaient que ce monde était la création d'un démiurge pervers ; parmi les tantriques et les taoïstes, pour des raisons inverses toutefois, la rétention de la semence était de rigueur ; dans le tantrisme hindou, la semence était répandue comme une oblation. Tel était, sans doute, le sens du biblique « péché d'Onan ». Le *coitus interruptus* faisait partie, quasiment toujours, de ces rituels. Ainsi donc, dans l'érotisme religieux, le processus sexuel s'inverse de façon radicale : appropriation des immenses pouvoirs du sexe en faveur de finalités différentes ou contraires à la reproduction.

L'érotisme s'incarne par conséquent en deux figures emblématiques : celle du religieux solitaire et celle du libertin. Emblèmes opposés mais unis en un même élan : tous deux récusent la reproduction et représentent des tentatives de salut ou de libération individuelle face à un monde défaillant, pervers, incohérent ou irréal. La même aspiration anime les sectes et les communautés, à la différence que pour celles-ci le salut est une affaire collective — elles sont une société au-dedans de la société — alors que l'ascète et le libertin sont associés, individus face à la société ou en opposition avec elle. Le culte de la chasteté est en Occident un héritage à la fois du platonisme et d'autres









COMMANDES

à dépasser la peur - Renouveler l'expérience encore une ou deux fois ensuite à le faire quillement -

avaler les ados respirations

se me soutient "Céles" ses mots seul, donc < sur scène -

avec la justification du rire. Inter Doriane

de cowboy homme - teigne l'asson pistolet.

à d'avoir été

: pèche de plein

MERCREDI 09 OCTOBRE

MOMENTS

DAMIS

Entrée de TARTUFFE

Loyal "on vous donne du temps"

"Où la Foudre"

ITALIENNES ARTICULÉS

MUSCLER LANGUE - BOUCHE  
MACHOIRE

OBJECTIF: DIRE LE TEXTE SANS FAUTES DE PLUS EN PLUS VITE

FAITS

trop Lascar - trop flottant

Caché derrière le rideau

Venir d'en haut à gauche - Texte sur place - Descendre l'escalier - Doriane m'arrête en bas. Revenir en scène

RESSENTIES

J'essaye de bien jouer - de trouver des nuances - de le rendre important

COMMANDES

Retrouver la teigne du début des répétitions que j'avais de manière instinctive. Debouler comme une brute. Il ne réfléchit pas.

JAILLIR - S'en foutre S'assoier ni vu ni connu dans le public.

"Haaa" et jusqu'à demain... "Gloups"

Lo S'assoier public.

[L'exempt qui ne s'arrête jamais et qui, à chaque erreur, reprends du début. Pièce qui se termine comme ça.]

Rendez vous du mardi -> le mercredi cette semaine. Ce n'était pas plus mal - Ça nous a permis de libérer quelques pensées. On a parlé durant 1h30. On a dit à Gwen que ça avait été très dur pour nous cette première. Comme un sentiment d'abandon de sa part. Ces discussions nous sont nécessaires.



MOMENTS	FAITS	RESSENTIES	COMMANDES
Debut / Entrée du public	Froidur. ambiance lourde	Ça apporte une certaine clarté au texte et au contexte / à la situation. Assez juste avec cette idée de famille en conflit - minable.	Arriver à dépasser la frayeur - Renouveler l'expérience encore une ou deux fois → réussir à le faire tranquillement.
En général	Beaucoup de stress - Souvent à bout de souffle = Alexandrins ≠ prosas Damj.		→ Travailler les moments de respirations
"Ne voyez-vous ma mère"	Quitter les fauteuils "je vais dans ma chambre, fam' saoul".	Premier élon contact Paerelle - Comment via Damis, la famille se délite un peu.	Dorine me soutient "Coctes" je me sens moins seul, donc Restez sur scène.
Rires	top artificiels		trouver la juste base collective du rire. Ecouter Dorine
Attitude de DAMIS	Laisser tomber le lascar	trop composé. Se rapproché de ce que je faisais avant.	Espèce de cowboy bonhomme - teigne blason pistolet.

Moi

DA

En TA

Loy vu du

Qu Fo

[L

Les BOUMS D'ENTRÉES ET SORTIES SUPPRIMÉS

Comme si on s'était jeté dans la jungle inconnue. Impression d'avoir été comme une biche effrayée qui à tout moment aurait pu se prendre de plein fouet un tronc d'arbre.

C

# HIER

Mardi 15 octobre 2013

## Atelier de transmission

2 comédiens (Marion et Maxime)

1 participante (Charlotte)

Un long moment de discussion et de questionnement autour de la forme du spectacle et de la manière de travailler s'instaure.

Un travail sur Mme Pernelle est fait dans l'espace et surtout sur le texte (dire le monologue avec douceur, puis avec rage, trouver des variations...).

Retour à une discussion mais cette fois-ci essentiellement autour de Mariane.

## Répétition

Un filage arrêté de toute la pièce où les intentions sont reprécisées.

## Représentation

59 personnes

Ce soir, beaucoup de jeunes sont présents.

Le dispositif est plus assumé et pris en compte par les comédiens. Si certaines scènes centrales se révèlent convaincantes, le texte n'est pas pleinement entendu et demande à être reprécisé sur certains des enjeux.

